



DAVID MUHLMANN

Retour à l'origine

Le désir de régression
intra-utérine

DESCLEE DE BROUWER

[Retour à l'origine](#)

Du même auteur

Les Étapes de la pensée psychanalytique, Paris, Desclée de Brouwer, 2007.

Réconcilier marxisme et démocratie, Paris, Seuil, 2010.

Territoires de l'exil juif. Crimée, Birobidjan, Argentine, Paris, Desclée de Brouwer, 2012.

David Muhlmann

Retour à l'origine

Le désir de régression intra-utérine

DESCLÉE DE BROUWER

Tous droits réservés
pour la France et les pays francophones.

© 2017, **Groupe Elidia**
Éditions Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionsddb.fr

ISBN : 978-2-220-08602-6
EAN pdf : 9782220087832

Pour Raphaëlle.

*Jamais nous ne cesserons notre exploration
et le terme de notre quête sera d'arriver
à l'endroit que nous avons quitté
et de le percevoir tel qu'il est.*

« Little Gidding », *Quatre quatuors*,
T. S. Eliot, 1942

Introduction

Il n'y a de révolution permanente que de l'esprit. Cette affirmation du jeune Walter Benjamin¹ s'inscrit dans le cadre de sa relation tourmentée avec le marxisme révolutionnaire : un intérêt (qui sera croissant) pour la visée de subversion sociale, mais des doutes sur les possibilités de mise en pratique, ainsi qu'une critique de la vision évolutionniste de l'histoire telle qu'elle fut proposée par la théorie classique du matérialisme historique. Benjamin ignorait combien, d'un autre point de vue qui n'est pas celui du rapport au marxisme, il avait raison. D'un point de vue psychologique, en effet, il n'y a de révolution que de l'esprit. Le désir de révolution du sujet, qui le pousse à retourner au point d'origine qu'est la mère, ne peut se réaliser ; d'où la vie de l'esprit, les symptômes et la psychopathologie qui correspondent au fait que la poussée se heurte incessamment au réel et reste contenue par l'esprit. L'événement de la naissance, irrémédiable et irréparable, fait barrage au soulagement de l'insatisfaction et de la frustration qui sont constitutives de la vie humaine.

Freud aimait à rapporter que la psychanalyse était un coup mortel porté à l'encontre de l'orgueil du sujet humain. Il y eut d'abord l'humiliation cosmologique infligée par Copernic, qui ruina l'illusion narcissique selon laquelle l'habitable de l'homme serait en repos au centre des choses. Puis ce fut l'humiliation biologique, lorsque Darwin mit fin à la prétention de l'homme à être coupé du monde animal. Enfin vint l'humiliation psychologique : l'homme, qui savait déjà qu'il n'était ni le seigneur du cosmos ni le seigneur des vivants, découvrit qu'il n'était même pas le seigneur de sa psyché et qu'en d'autres termes le moi n'était

1. Que l'on trouve exprimée dans *La Vie des étudiants*, 1915.

pas maître en son propre logis². En détrônant ainsi le sujet de cette folie ordinaire qu'est la croyance en son individualité, Freud enseignait la prégnance de la détermination inconsciente et l'irréductibilité d'une division logée au cœur de la psyché.

L'inventeur de la psychanalyse se considérait comme un « révolutionnaire » (ainsi qu'il l'explicite dans ses échanges avec son ami Ludwig Binswanger³), mais il va nous falloir préciser de quelle « révolution » il peut s'agir. Si les mots ont un sens, celui de *révolution* ne se paie pas de mots : la révolution ne peut pas signifier une pratique d'élucidation langagière, ici et maintenant, sans rapport avec l'histoire réelle du sujet et sa transformation. Or, ce n'est que dans *cette* psychanalyse (dont on verra ce qu'elle doit à Freud et combien elle nécessite aussi de s'en dégager) que l'on pourra parler de « révolution » au sens où elle renoue radicalement avec l'ontogenèse du sujet, où elle vise à lui faire affronter le traumatisme de la naissance pour le faire coller au plus près de son désir de régression intra-utérine, c'est-à-dire de retour dans le paradis matriciel. À partir de là s'ouvre l'expérience matérialiste d'une retranscrite des sensations primitives, le désir et la nostalgie de la mère, en deçà du langage. La psychanalyse devrait moins viser à faire parler qu'à laisser advenir l'inconscient derrière les balbutiements, afin de faire éclater la vérité du sujet. D'ailleurs, la poésie ne parle que de cela, de cette tentative de fracturer les mots, de voir et de « laisser parler » les blancs entre les lettres, comme l'explicite la citation de T. S. Eliot que nous avons choisi de mettre en épigraphe.

L'histoire de la psychanalyse relève d'un oubli de cette problématique au profit d'une cristallisation incessante sur des enjeux superstructurels du point de vue du fonctionnement psychique : le langage et sa logique, l'identité, les identifications et le symbolique. La raison de cette orientation tient sans doute à la place prépondérante (et dogmatique) généralement accordée à l'œdipe

2. Sigmund FREUD, « Une difficulté de la psychanalyse » (1917), in *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, Gallimard, 1985.

3. Ludwig BINSWANGER, *Analyse existentielle et psychanalyse freudienne, Discours, parcours et Freud (1920-1956)*, Gallimard, 1981.

sur son versant paternel ; le père serait l'instance structurante, l'incarnation de la loi, celui qui nomme et détache le petit humain de la mère pour l'introduire à la civilisation. À partir de tels présupposés, les phénomènes d'attachement et de dépendance à la mère sont *a priori* minimisés, *a fortiori* lorsqu'ils concernent les rapports primordiaux les plus archaïques.

Dans *Les Étapes de la pensée psychanalytique* (2007), j'ai montré qu'au-delà de la multitude apparente d'auteurs et de courants de psychanalyse l'histoire tourmentée du mouvement psychanalytique (avec ses innombrables scissions et dissidences) pouvait se lire comme la (re)structuration incessante d'une « ligne orthodoxe », par opposition au travail d'innovation et d'imagination psychanalytiques porté par quelques-uns. La sous-estimation de l'importance du maternel (et plus généralement du féminin) constitue un enjeu clé dans ce mécanisme dialectique de « recouverte » et de « découverte » de l'inconscient, comme en témoigne la rupture emblématique de Freud avec ses deux disciples favoris, Otto Rank et Sándor Ferenczi, sur laquelle nous reviendrons longuement. L'année 1924 est selon moi la date charnière dans l'histoire du mouvement psychanalytique. Rank ose publier sa théorie sur le « traumatisme de la naissance » (c'est le titre de son ouvrage), tandis que Ferenczi développe, dans son essai provocateur *Thalassa*, l'idée d'une fatalité du destin d'attraction pour la mère et le « milieu humide⁴ » ; au même moment, les deux hommes s'engagent (avec *Perspectives de la psychanalyse*) dans une réforme critique de la technique psychanalytique, qui pointe les limites thérapeutiques de la posture du père sévère et distant chez Freud au profit d'une valorisation de l'intervention de l'analyste, voire du maternage du patient en vue de le soulager.

Ces novateurs ont été jusqu'à présent ostracisés par le mouvement psychanalytique et, dans *Les Étapes de la pensée psychanalytique*, je n'ai sans doute pas assez clairement objectivé dans quelle mesure cette logique renseigne sur Freud lui-même, c'est-à-dire sur sa théorie et sa personnalité. En effet, la dynamique d'exclusion

4. In *Thalassa, Psychanalyse des origines de la vie sexuelle*, Payot, 2002.

(et d'éclatement consécutif du mouvement), loin de relever d'un dévoiement ou d'une dégénérescence conservatrice de la psychanalyse (telle qu'a pu la diagnostiquer par exemple un Wilhelm Reich), n'est pas étrangère à l'élaboration d'un corpus théorique définitivement centré dès l'origine sur le père, ni à la manière dont le père fondateur du mouvement envisageait ses disciples, telle une « horde » de fils. Il existe une continuité entre la théorie conférant une telle exclusivité au père et la manière autoritaire et patriarcale qu'entretenait Freud dans l'institution de la relation à ses disciples (quasi tous masculins). À l'époque (en 2007), j'étais sans doute trop influencé par la lecture lévi-straussienne de la psychanalyse pour concevoir un tel noyau de vérité et de maladie congénitale. Depuis, mon expérience de clinicien a fait apparaître plus nettement les enjeux et les implications de la levée d'un tel refoulement théorique, c'est-à-dire la nécessité d'une révolution *dans* la psychanalyse.

Pour cela, il est essentiel de revenir dans un premier temps à Freud : non pas seulement d'opérer un retour aux textes et aux manuscrits, mais à l'homme lui-même ; on examinera notamment quelle a été la place du désir et de l'opérateur juif dans l'économie familiale, puis la manière dont ce fonctionnement s'est reproduit au sein du cercle freudien initial (où il n'a pas cessé). Le deuxième temps sera consacré à la clinique, à l'analyse croisée de cas et aux enseignements théoriques. Fort de la présentation des cas et du recul historique, il nous sera possible d'étayer le domaine généralement le plus faible de la psychanalyse, celui de la psychanalyse dite « appliquée » (c'est-à-dire l'étude des sublimations religieuses, artistiques, etc.). En conclusion, nous préciserons ce qu'est le « stade ultime de l'analyse » en le situant par rapport à Rank et à sa théorie du traumatisme de la naissance, ce qui permettra en outre d'interroger cliniquement quelques enjeux politiques et sociétaux actuels.

HISTOIRE

La marque juive du père

Sans aucune exception, les biographes de Freud sont d'accord avec lui pour admettre que l'abandon de la théorie de la séduction (c'est-à-dire l'idée selon laquelle les complications psychiques du sujet adulte seraient le produit d'un *traumatisme réel* survenu pendant l'enfance, lié notamment à une séduction érotique qui aurait été exercée par les parents ou d'autres éducateurs) a été le trait de génie qui a permis la découverte de la psychanalyse, le complexe d'Œdipe et la sexualité infantile.

Freud a reconnu plus tard que ce changement théorique et l'élaboration de *L'Interprétation des rêves* (1899) – l'acte de naissance de la psychanalyse – étaient étroitement liés à des événements de sa vie. On trouve, dans la préface de la deuxième édition (1908) de *L'Interprétation des rêves*, une allusion à l'arrière-plan psychique de sa crise scientifique : Freud y évoque son auto-analyse en tant que réaction à la mort de son père, qu'il décrit comme l'événement le plus important, la perte la plus déchirante dans la vie d'un homme. Lorsque son père mourut à quatre-vingt-un ans, Freud en avait quarante ; il était marié et père de six enfants. N'est-il pas étrange qu'à cet âge il ait qualifié la mort du père de « déchirement absolu¹ » ? Pourquoi la mort d'un père serait-elle plus tragique que, par exemple, la perte d'une mère, d'une épouse ou d'un enfant, que Freud n'avait pas eu à éprouver jusque-là, mais qu'il devait pouvoir se représenter ? Il apparaît que, pour Freud, la mort pourtant prévisible de son vieux père fonctionna en tant qu'événement le plus important de sa vie, à tel point qu'il en fit une vérité générale pour tout homme.

1. Cf. Marianne KRÜLL, *Sigmund, fils de Jacob* (1979), Gallimard, 1983, p. 20.

La mort du père eut des répercussions théoriques directes. Comme par hasard, au cours de ces mêmes semaines, Freud commença à étudier sa famille et à chercher spécifiquement dans quelle mesure des symptômes névrotiques auraient pu être provoqués chez ses frères et sœurs par une séduction du père. Il conclut que, d'après certains symptômes observables chez son frère et quelques-unes de ses sœurs, même son propre père avait dû se rendre coupable. Dans une lettre datée du 6 décembre 1896, il donna des indications nouvelles sur sa théorie de la séduction en signifiant le caractère décisif du père et de sa perversion. La perversion du père était désignée ici, pour la première fois, comme la vraie cause de la séduction subie par l'enfant.

Incontestablement, en s'intéressant à sa propre famille, Freud avait mis le doigt sur un engrenage et la suspicion sur le père. C'est alors que l'invention du complexe d'Œdipe lui permit de sauver le père de cette analyse du réel, au profit de l'autoanalyse du fantasme du fils sur le père – point d'origine de la psychanalyse. Établissons clairement ce qu'aucun commentateur de Freud n'a osé énoncer : l'invention de la psychanalyse est directement le produit de la mort du père de Freud, la rationalisation sur le mode théorique d'un trouble affectif qui fut pour lui fondamental. Avant la mort du père, le jeune scientifique qu'était Freud s'était engagé dans la voie d'un matérialisme expérimental : il s'agissait de repérer les effets traumatiques liés aux actes de séduction commis par les adultes. Après la mort du père s'élabore une théorie du tout psychologique pour laquelle la culpabilité du fils n'est plus qu'un fantasme, une catégorie anthropologique (le « complexe d'Œdipe »), la peur imaginaire d'une castration par le père. La psychanalyse se construit à partir de cet escamotage du réel lié à l'événement de la mort du père de Freud, et se trouve ainsi déterminée et limitée.

Le 21 septembre 1897, Freud écrit à son ami Wilhelm Fliess sa fameuse lettre de rétractation² qui témoigne du grand tournant théorique : « Je ne crois plus à ma *neurotica* », explique-t-il pour désigner sa renonciation à la théorie de la séduction. Ne plus

2. *Lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904*, PUF, 2006, p. 334-337.

chercher à découvrir le rôle de la séduction et du détournement érotique de l'enfant par un parent signifierait se mettre en chemin vers la liquidation véritable d'une névrose, car c'est l'accusation envers l'adulte qui est névrotique. Freud inverse les catégories : le psychique devient le réel, et le monde extérieur n'est plus qu'un espace de projection mentale du sujet.

Entre l'hiver 1897 et l'automne 1899, Freud formule pour la première fois sa théorie œdipienne, qui apparaît en somme comme un *retournement fantasmé* de la théorie de la séduction. Chacun aurait été un jour amoureux de sa mère et aurait voulu tuer son père, nous explique-t-il. Le père et la mère cessent d'être séducteurs (des agents externes) pour devenir les objets psychiques des désirs internes du sujet. Le maintien de la théorie de la séduction aurait contraint Freud à se demander ce que ses parents avaient fait pour susciter ces désirs en lui ; avec le complexe d'Œdipe, plus personne n'est réellement coupable, car il s'agit de fantasmes « naturels », anthropologiques, qui s'imposeraient à tous. Aussi Freud a-t-il pu lui-même reconnaître et penser ce qui est devenu dans son esprit un rapport abstrait et structural de la parenté, évidé de la relation concrète entre le fils Sigmund et son père.

À la mort de son père, Freud renonce soudainement à incriminer ses parents, alors même que débute son processus d'autoanalyse qui l'incitait à penser que ses propres symptômes névrotiques avaient une fonction de défense contre des souvenirs d'enfance. Mais comment faire des reproches à celui qui vient de mourir, sans ressentir de la culpabilité ? De la figure du père coupable de ses actes, on passe donc à celle du fils coupable de désirer tuer le père. Avec la théorie œdipienne, fort heureusement, les parents sont simplement pour l'enfant de sexe masculin des objets sur lesquels il projette sa libido, conçue comme une force universelle visant à l'anéantissement du père. En cela, la découverte et l'usage par Freud du mythe grec du complexe d'Œdipe signifia sans doute un immense soulagement, mais aussi, par conséquent, le rejet d'une orientation matérialiste de sa théorie psychologique au profit d'une survalorisation de la réalité psychique, conçue comme autonome par rapport

à l'expérience réelle et personnelle de Freud, et nourrie par la seule logique du fantasme.

*

Force est de constater que, dans le cas de Sigmund Freud, la disparition si bouleversante du père témoigne de sa prégnance sur le fils, dont il nous faut comprendre les ressorts. Une première piste, peu convaincante, consiste à pointer les « événements marquants » de la vie du jeune Sigmund, qui auraient déterminé sa haine contre Jacob, son père. Dans cette perspective, Marianne Krüll³ insiste spécialement sur le départ de la famille Freud de Freiberg pour Leipzig, puis pour Vienne vers 1859 (on ignore la date exacte). Cette vie nomade, instable, serait l'élément explicatif au fondement de la théorie œdipienne – la haine contre le père : on peut supposer que le petit Sigmund dut éprouver de l'affliction, puis lorsqu'il saisit mieux les circonstances et qu'il fut capable de comprendre la décision de son père et de la critiquer, ce fut une colère froide contre le père, qui ne s'exprima pas, car le jeune garçon était un enfant bien éduqué et un fils fidèle. Ce ressentiment devint une source importante d'hostilité à l'égard du père, que Freud rationalisa par le mythe universel d'Œdipe (tout garçon veut tuer son père) qui trouve ainsi son fondement réel et compréhensible.

Sigmund avait trois ans lorsqu'il quitta sa ville natale de Freiberg, et il nous semble pour le moins audacieux de fonder une explication sur des sentiments archaïques qui lui sont imputés sans preuve. La spéculation de Marianne Krüll nous oblige cependant à évoquer qui était Jacob Freud et quel était le contexte familial du jeune Sigmund.

La famille Freud faisait partie des Juifs pauvres de Vienne. L'origine de ses revenus n'est pas bien établie, car jusqu'à un âge très avancé, Jacob continua de se qualifier de négociant en laine ; cependant, il ne devait pas exercer la profession au sens légal du terme, puisqu'il ne figurait ni sur le registre des commerçants

3. In *Sigmund, fils de Jacob*, *op. cit.*

et artisans ni sur celui des taxes commerciales. Lorsqu'il s'établit avec les siens à Leopoldstadt, le quartier juif de Vienne, on y dénombrait cinquante mille habitants dont 17 % de Juifs, soit la moitié des Juifs de Vienne. Leur pourcentage augmenta très vite dans les années qui suivirent et, en 1890, ils étaient 31 % sur une population de soixante mille habitants environ⁴.

Pour le jeune Sigmund et ses proches, Vienne n'était que misère. Freud reprochait à son père d'échafauder des plans professionnels qui manifestement n'aboutissaient pas, ainsi qu'en témoigne une lettre de 1884⁵ adressée à Martha, sa fiancée : Jacob y est décrit comme un homme « en fâcheuse situation », « toujours plein de projets », « toujours plein d'espoir ». Il était effectivement en échec et fit porter peu à peu à Sigmund le fardeau de toute la famille : le jeune médecin dut la soutenir matériellement, servir de père à son frère et à ses sœurs, et d'interlocuteur à sa mère. Il se pourrait que, face à la faiblesse paternelle, Sigmund ait conçu l'immense ambition qui détermina sa puissance de travail, car il vécut comme une injonction la nécessité de surpasser le père : à la fois devenir objet de fierté pour lui, mais aussi vivre avec la culpabilité qui accompagne un tel projet. À un âge avancé, dans une lettre à Romain Rolland, Freud analyse l'ambivalence inhérente à un tel mandat en ces termes :

Il faut admettre qu'un sentiment de culpabilité reste attaché à la satisfaction d'avoir si bien fait son chemin : il y a là depuis toujours quelque chose d'injuste et d'interdit. Cela s'explique par la critique de l'enfant à l'endroit de son père, par le mépris qui a remplacé l'ancienne surestimation infantile de sa personne. Tout se passe comme si le principal, dans le succès, était d'aller plus loin que le père et comme s'il était toujours interdit que le père fût surpassé⁶.

4. *Ibid.*, p. 207.

5. Citée par Marianne KRÜLL, *in ibid.*, p. 209.

6. « Un trouble de mémoire sur l'Acropole », lettre à Romain Rolland (1936), *in* Sigmund FREUD, *Résultats, idées, problèmes, 1921-1938*, PUF, tome II, 1985, p. 229.

Les œuvres de Freud comportent d'innombrables allusions aux sources paternelles de son amour-propre. Le récit suivant est sans doute le plus révélateur :

Je devais avoir dix ou douze ans quand mon père commença à m'emmener dans ses promenades et à avoir avec moi des conversations sur ses opinions et sur les choses en général. Un jour, pour me montrer combien mon temps était meilleur que le sien, il me raconta le fait suivant : "Une fois, quand j'étais jeune, dans le pays où tu es né, je suis sorti dans la rue, un samedi, bien habillé et avec un bonnet de fourrure tout neuf. Un chrétien survint ; d'un coup, il envoya mon bonnet dans la boue en criant : 'Juif, descends du trottoir !' — Et qu'est-ce que tu as fait ? — J'ai ramassé mon bonnet", dit mon père avec résignation. Cela ne m'avait pas semblé héroïque de la part de cet homme grand et fort qui me tenait par la main. À cette scène qui me déplaisait j'en opposais une autre, bien plus conforme à mes sentiments, la scène où Hamilcar fait jurer à son fils, devant l'autel domestique, qu'il se vengera des Romains. Depuis lors, Hannibal [le fils d'Hamilcar] tient une grande place dans mes fantasmes⁷.

Freud rapporte qu'il devait avoir dix ou douze ans lors de cette conversation ; à cette époque commença sa « phase de militarisme » (selon l'expression de son biographe Ernest Jones⁸), durant laquelle il conçut une admiration enthousiaste pour des héros guerriers tels qu'Hannibal, Napoléon ou Alexandre le Grand : une identification à la figure de la virilité et, plus précisément, à l'héroïsme vengeur du fils.

Le peu que nous savons de Jacob Freud, ou plus exactement ce que nous pouvons déduire des souvenirs de son fils et de quelques maigres documents, ne nous permet guère de lui prêter les traits d'un Juif entièrement occidentalisé. Il faut plutôt supposer

7. *L'Interprétation des rêves* (1899), PUF, 1967, p. 175.

8. *La Vie et l'œuvre de Sigmund Freud, La Jeunesse de Freud, 1856-1900*, PUF, tome I, 1958.

qu'il avait gardé de sa Galicie natale certaines façons d'être et, en partie peut-être, l'allure typique du Juif pieux d'Europe orientale. À Freiberg, en Moravie, où il résidait à la naissance de Sigmund, l'anecdote du bonnet ramassé dans la boue nous apprend que, pour un passant chrétien et malveillant, il était encore identifiable au premier coup d'œil. On peut penser qu'il se trouvait dans la situation caractéristique du transplanté récent qui, selon Kafka⁹, était pour la nouvelle génération à l'origine de problèmes difficiles : le père, détaché de la tradition par son brusque passage d'une petite commune rurale à la ville, gardait en lui assez de judaïsme vivant pour n'être pas déraciné, alors que ses enfants avaient un avenir des plus incertains et surtout un présent où il fallait tout créer. Dans la Vienne libérale et sécularisée du début du xx^e siècle, l'identité juive n'était plus une donnée immédiate de la conscience, elle devenait, chez le jeune Sigmund, une interrogation douloureuse sur ce que signifiait « rester soi-même ».

Il ne s'agit pas d'un rapport abstrait entre un père et son fils (comme voudrait nous le faire croire, dans sa prétention à l'universalité, la théorie du complexe d'Œdipe), mais d'une relation spécifique, dans son ambivalence, entre Sigmund et son *père juif* : une révolte contre l'humiliation subie par le père (comme en témoigne la réaction intense de Sigmund à l'histoire paternelle du bonnet ramassé dans la boue) et un détachement par rapport à la judéité traditionnelle, à la fidélité au père et à la volonté de dépasser sa condition en s'insérant dans la bonne société viennoise. Freud est indigné à la fois par le traitement infligé à son père, mais aussi par l'obéissance et l'esprit de soumission de celui-ci : Jacob ramasse son bonnet dans la boue, ce qui inspire à Sigmund du dégoût et un certain mépris pour la « lâcheté » dont il accuse son père.

*

9. « Lettre au père » (1919), in *Préparatifs de nocce à la campagne*, Gallimard, 1957.

Si la Vienne du siècle de Freud est perçue comme le berceau de la modernité, les historiens de cette période insistent surtout sur la crise d'identité et la perte des repères identitaires qui furent sous-jacents à cette ébullition intellectuelle. À l'encontre de l'idée généralement admise, y compris par les meilleurs spécialistes, tels Carl Schorske et Michael Pollak, il faut préciser que le problème de l'identité juive ne se réduit pas à la crise d'identité viennoise et la précède. Il résulte directement de l'éclatement des communautés juives traditionnelles dans le contexte de la *Mitteleuropa* et de l'irruption consécutive du « Juif émancipé », lequel échappait aux critères classiques de définition du Juif : il cherchait à se démarquer de l'image paternelle pour faire partie de la modernité européenne, sans cependant se convertir ni s'assimiler si une telle attitude signifiait la perte de son identité juive. En même temps, l'environnement dans lequel le Juif souhaitait s'intégrer n'affichait pas, dans l'ensemble, un grand empressement à l'accueillir. Entre une communauté qui avait perdu sa valeur « positive » pour l'identité et un environnement qui continuait de le refuser, le Juif était enfermé dans un conflit dont les tenants et les aboutissants lui échappaient. Cette situation était celle des principaux représentants de la Vienne de 1900 – Sigmund Freud, mais aussi Arthur Schnitzler, Richard Beer-Hofmann, Karl Kraus, Theodor Herzl, Stefan Zweig, Otto Weininger et Ludwig Wittgenstein.

Freud a toujours proclamé son attachement à l'identité juive. Il le mentionne constamment tout au long de sa vie, ainsi qu'en témoigne sa correspondance. Il ne se prive pas non plus de le signaler dans ses écrits, comme au début de son autobiographie : « Mes parents étaient juifs, je suis également resté juif¹⁰. » Il ne craint pas, malgré les accusations immédiatement portées contre son œuvre d'être une science juive, d'affirmer que sa condition de Juif n'est pas étrangère à la découverte de la psychanalyse. La biographie officielle de Freud, établie par Ernest Jones¹¹, en fait pourtant très peu cas et n'accorde aucune importance à sa judéité dans l'invention de la psychanalyse.

10. *Sigmund Freud présenté par lui-même* (1925), Gallimard, 1984, p. 14.

11. *La Vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, op. cit.